

Paul Fournel

Jeune-Vieille

**PAUL
FOURNEL**

P.O.L

Jeune-Vieille

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

La Liseuse, roman, 2012, « Folio », 2013

Jason Murphy, roman, 2013

Le Bel Appétit, poèmes, 2015

Faire Guignol, 2019

Paul Fournel

Jeune-Vieille

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2021
ISBN : 978-2-8180-5259-4
www.pol-editeur.com

1

Les matins de pique-nique la maison pétillait, portes, fenêtres, couteaux, seaux, ballons, tout chantait ou bondissait. La panier en osier était ouverte sur la table, elle ressemblait à un jouet plein des espoirs d'un repas de porcelaine avec des verres d'étoiles et des couverts de soleil ; tout cela fixé par de minces lanières de cuir brun à l'aide de boutons-pression. Ma mère coupait le pain, tartinait, mon père, fébrile, portait et reportait les paniers et les sacs, remplaçait, recasait, jamais content de la façon dont les objets s'organisaient dans le coffre de la Peugeot 404. Ma petite sœur et moi dansions avec nos chapeaux de soleil, nos maillots sous nos jupes à carreaux, rose pour elle, verte pour moi, nos tonges qui claquaient à chaque saut. Ma sœur était maigre comme un clou et nulle à la valse. Je la faisais tourner jusqu'à ce qu'elle demande pitié et s'effondre dans un vertige. J'accro-

chais mon bob aux ailes arrière pointues de la voiture, fierté de mon père : « On dirait une américaine. »

Sans doute portais-je des nattes qui me battaient les oreilles. Il était tôt puisque je me souviens du frais de l'air cassant du petit matin. Le ciel était bleu de ciel, les pins étaient noirs. Les serviettes de bain rayées vertes, prenez chacune votre serviette au moins !

Je me battais pour trôner au milieu de la banquette arrière, penchée en avant, pour être sûre d'être la première à apercevoir la mer entre les têtes de papa et maman. L'auto sentait l'essence et faisait mal au cœur.

Quand la voiture approchait de la mer, c'était d'abord une autre odeur qui s'imposait, puis un bruit de vague, et puis le spectacle de l'eau bleue au sortir du virage de la pinède et le beige du sable et le sel de l'air et le blanc du liseré d'écume et la traînée brune des algues, et le vert pâle de l'eau dans le trou des rochers sombres et la tache rouge d'un parasol. Longtemps j'ai pensé que le bruit incessant des cigales était une couleur supplémentaire tant il était là plaqué comme une laque sur le monde des vacances. Je l'entendais jaune.

Il faut imaginer que ces instants-là étaient de vrai bonheur. Le sable déjà brûlant qu'il fallait franchir en courant sur la pointe des pieds. Le frisson de la

première eau sur les mollets et sur le ventre. La tête en avant dans les plus hautes vagues qui ne l'étaient jamais vraiment et l'interminable plaisir de tremper simplement dans ce bain infini, plus grand que le regard. Il était mon espoir pour la vie.

Je restais immobile jusqu'à ce que les poissons viennent goûter ma peau pour m'inviter dans leur autre monde.

Pas d'impatience, pas de précipitation, je ne sortais de l'eau que tremblante et les lèvres violettes, ayant épuisé le plaisir jusqu'à la morsure du froid et de la fatigue. Après c'était l'œuvre du soleil. Étendue sur la rabane, les yeux clos, je guettais le moment où le tremblement s'apaisait, où les lèvres retrouvaient la parole, où le chaud du ciel reprenait possession de moi pour bientôt me brûler jusqu'au-dedans et me faire la confidence de mon existence. J'avais six ans et je n'étais jamais autant moi-même que dans cette brûlure, dans ce rouge de sang que le soleil coulait sous mes paupières closes. J'écoutais mon cœur battre dans mes oreilles et mon souffle emplir mon ventre qui montait et descendait à la même vitesse que les vagues.

Il fallait ensuite manger selon le rituel du pique-nique. Le grand plaid était étendu sur le sable, à l'ombre du parasol. La nappe était placée dessus, plombée en ses coins par quatre pierres. La panier d'osier ouverte ; ouverts aussi les torchons qui conte-

naient la nourriture. Le rituel proposait d'abord un verre de limonade sorti d'une bouteille à capsule caoutchoutée. Elle n'était pas encore tout à fait chaude et on avait soif. Ensuite, un œuf dur déjà écalé pour ne pas faire de saletés sur la plage, qu'on trempait dans le sel. Et puis le sandwich inévitable en pain de mie blanc qui se mettait en boule pâteuse dans la bouche et collait au palais avant de descendre d'un bloc dans l'estomac vide. Moi qui rêvais de crevettes roses et de bulots torturés, de salades compliquées, de desserts colorés qui ont la tremblote.

Je recevais mon piteux sandwich avec un grand sourire; le sourire feint du bon moment. J'ouvrais le pain pour juger de ce qu'il contenait. Il s'agissait, ce jour-là, de mayonnaise, de jambon blanc, de rondelles de concombre et de Vache qui rit écrasée.

Je refermais le pain et, profitant de ce que tout le monde s'extasiait sur une voile qui croisait au large, je le laissais pendre et se balancer entre mon pouce et mon index. La mayonnaise gouttait d'abord, puis entraînait une langue de jambon avec elle. Puis je lâchais le tout dans le sable avec un petit « ho! » de maladresse.

Je m'assurais que l'objet était bien souillé, qu'il était pané de sable, que la mayonnaise débordait au-dehors, immangeable, et le tendais du bout des doigts à ma mère avec un air contrit.

– Je suis désolée.

– Geneviève, tu es impossible !

– Je m'appelle Jenny.

– Non, tu t'appelles Geneviève. Je l'ai voulu et c'est ainsi. Crois-moi, tu n'as pas beaucoup d'amies qui peuvent se vanter d'avoir quatre *e* dans leur prénom.

– Cela me fait une belle jambe (avec trois *e*).

– Et cela ne t'empêche pas d'être maladroite, j'en conviens.

Elle débitait sa litanie sur ma légendaire maladie et mon père enchérissait et ma sœur riait sous son chapeau et les autorités décidaient que puisqu'il en était ainsi je n'aurais pas d'autre sandwich.

Les gens disaient tous que ma mère était un être formidable, une sorte de modèle à suivre. Moi, je lui accordais deux défauts majeurs : elle ne savait pas faire les sandwiches. Elle les confectionnait comme si ce qu'on glissait à l'intérieur du pain était de peu d'importance. Comme si le pain lui-même comptait également pour rien, et que ce pain de mie qui n'était pas du vrai pain était une panacée. Elle réussissait ainsi des choses immondes que je m'efforçais de ne jamais manger. J'aimais trop avoir faim.

L'autre chose qu'elle ne savait pas faire, c'était raconter les histoires. Chaque soir de ma petite enfance avait été une torture.

Ma mère commençait toujours bien, je me calais dans le grand oreiller, et j'écoutais le début de l'histoire avec gourmandise. Elle suivait les phrases du livre, sa voix en épousait la musique, tout allait bien, je regardais par-dessus son épaule les images qui suivaient le récit. Mais soudain ma mère se perdait dans le ventre de l'histoire et elle gâchait tout, elle se mettait à improviser des épisodes inédits, à corriger l'auteur avec des soupirs. Son récit qui avait commencé nettement s'effiloçait dans des égarements étranges, les héros changeaient de nom, des épisodes inutiles se multipliaient, on passait du chaud au froid et quand je protestais pour un peu de clarté et de rapidité, elle me racontait inévitablement la fin avant son tour, tu vas voir, elle va revenir et... J'avais envie de pleurer de rage et je ne m'autorisais pas à dormir avant d'avoir un à un recollé les morceaux du récit salopé. Je m'éveillais la nuit pour peaufiner un passage et me rendormais ravie de mon raccourci. Il me tardait de savoir bien lire pour pouvoir bien raconter.

Savoir lire couramment a été la plus grande fête de ma vie (mieux que le vélo ou la nage). Savoir lire couramment en mangeant des bonbons était la plus grande fête des fêtes. Savoir lire couramment en mangeant des bonbons et en écoutant des chansons.

Pour m'encourager à lire encore davantage, mon père m'avait, deux ans plus tard, interdit la lecture.

À 20h 30, la lampe devait être éteinte et le livre posé sur le chevet. Au moment où il avait édicté cette loi, à l'occasion de mon anniversaire, il m'avait offert une lampe de poche. « Au cas où tu aurais peur du noir, avait-il précisé. Tu peux la glisser sous ton oreiller. » Il s'agissait d'une lampe rectangulaire de couleur rouge munie d'un petit crochet de suspension mobile à l'arrière. Je le glissais dans ma bouche, le serrais entre mes dents, et le faisceau de lumière tombait naturellement sur les pages de mon livre ouvert sur mes genoux remontés. Je tirais le drap au-dessus de ma tête pour m'enfoncer encore plus profond dans mon histoire et je dérivais sous ma « tente à lire ».

Mon père, je le sentais, passait la tête par la porte entrebâillée pour s'assurer que la lumière de la lecture brillait bien. Il devait sourire.

Mon enfance doit beaucoup à l'association sportive de Saint-Étienne. Mon père, qui était hostile par principe à la télévision, ne pouvait pas rater les formidables campagnes des footballeurs stéphanois au milieu des années 1970. Il acheta donc un poste de télévision en couleurs (Allez les Verts!). C'était une grosse boîte en bois avec un écran bombé et une petite lampe derrière qui restait allumée pour épargner nos yeux. Je n'ai jamais compris pourquoi.

Ma mère était persuadée que le Diable en habit de sourire nichait à l'intérieur, un Diable chrono-

phage, un Diable pervers, un Diable vorace qui allait picorer le cerveau de ses filles jusqu'à abandonner leurs crânes vides sur le canapé du salon.

C'est donc sous une surveillance de CRS et au compte-gouttes que je devins une adepte de « RécréA2 » et une habituée fervente de la rue Sésame.

Quand le cordon de CRS se relâcha quelque peu, je vis les films du dimanche soir et, après un rigoureux contrôle des potentiels sous-entendus grivois des pièces de boulevard, « Au théâtre ce soir ».

Ma sœur et moi nous étions accaparé le canapé en position de double odalisque, un plaid jeté sur nos jambes, le coude levé sur l'accoudoir, la tête posée dans la paume de la main. C'était tout de même plus confortable que d'écouter la radio à table, en mangeant.

Un jour, je fus collégienne. J'ai détesté ces années de collège maladroitement placées entre le plaisant CM2 et le lycée qui était la vraie affaire, celle qui conduisait directement au bac et au droit de vote. Les classes où les garçons enfin grandissent. Les années où j'ai commencé à raconter des histoires.

Quand je pense au collège, c'est à Gérard Gabert que je pense en premier. Et plus précisément à un mardi, jour de spaghettis. Des spaghettis trop cuits dans une sauce tomate trop délayée, comme d'habitude. La cantine était un enfer de bruit, raclements de chaises en métal sur le carrelage, de couteaux et

fourchettes sur les assiettes, tapage de pieds quand les plats traînaient en route, hurlements pour se faire entendre par-dessus les hurlements, plafond en laque verte sale qui faisait redescendre en pluie le bruit qui montait. Dans ce désordre, me protégeant des tranches de pain qui volaient, toute envie me quittait, l'envie de manger, l'envie de bavarder, l'envie d'être là, l'envie de vivre, certains midis.

Gérard Gabert était le mutique de la classe, celui à côté de qui il fallait s'asseoir à la cantine pour construire un minuscule îlot de paix. Il ne disait rien, jamais, il gardait les yeux mi-clos. Il ne montrait rien : les bonnes notes, les mauvaises, les reproches ou les louanges le laissaient sans expression et sans voix. Il ne s'exprimait jamais sur rien ni sur personne, ni en bien ni en mal, mais je demeurais persuadée, et j'étais la seule à le penser, qu'il avait un avis sur tout. Il était trop grand, trop gros, trop mal coiffé, et sa masse ajoutait un soupçon de menace à son silence. Je pensais qu'il jugeait. Il portait des vêtements informes, de grands pulls trop vastes pour lui et des pantalons mous avec des poches gonflées de mystères.

Il mangeait ses spaghettis en deux temps : il séparait un gros tas qu'il consommait à grandes bouchées pour caler sa faim. Il entortillait les pâtes autour de sa fourchette d'un geste lent et méthodique et les enfournait. Pendant qu'il mâchait sa bouchée, il recommen-

çait son geste d'entortillement afin d'être prêt pour la bouchée suivante. Cela jusqu'à la fin du gros tas. Venait alors le tour du petit tas qu'il avait gardé pour la fin, comme un dessert. Il prenait alors les spaghetti un par un entre pouce et index, les portait à ses lèvres et aspirait lentement. Le spaghetti disparaissait comme une interminable anguille qui devait lui descendre directement dans l'estomac car on ne le voyait jamais mâcher. Lorsque le premier spaghetti avait disparu, il attaquait le second, indifférent à la pression du fromage et de la pomme Golden qui arrivaient sur la table et qu'il repoussait de la main. Jamais il ne perdait souffle, jamais il ne coupait son aspiration.

Ce jour-là, j'avais fini mon repas depuis un moment, mais je restais à le regarder comme on regarde quelque chose de lourd et de secret.

Le dernier spaghetti avalé, il se pencha vers moi et d'une voix grave et lente, il me dit près de l'oreille : « Tu n'es pas jolie, Jeune-Vieille. Mais tu seras toujours belle tant que tu raconteras des histoires. » Et il en resta là. Je le regardai partir en se dandinant, les mains dans ses poches immenses où il avait glissé sa pomme.

Elle n'était pas jolie, « Jeune-Vieille », comme il disait. Je le savais. Mon visage était trop long, mes bras trop maigres, mes genoux trop gros, mais je savais que ce n'était pas de ces détails-là dont il

voulait parler. Être pas jolie c'est autre chose que la somme des petits détails moches ici ou là. Je ne parviens pas à me souvenir si à ce moment-là j'avais déjà les deux seins ronds qui me sont poussés d'un coup sur le torse. Être pas jolie est un état général accablant et pourtant réparable. C'est ça qu'il voulait me dire, lui qui ne disait jamais rien.

Quant à l'histoire, je pense que c'était celle des guerres microcholines que j'avais racontée le matin au tableau en essayant de faire clair et drôle et qui m'avait mis une furieuse envie de manger une belle fouace dorée.

À y bien réfléchir, c'est le 22 octobre 1981, vers 17 heures, que je suis devenue cinéphile. J'avais quinze ans, j'étais enfin lycéenne et je venais de voir, seule, *Shining* de Stanley Kubrick d'après Stephen King, avec Jack Nicholson, Shelley Duvall et un gosse dans un grand hôtel désert. J'ai immédiatement décidé d'aimer d'amour le cinéma. Je venais de passer deux heures accrochée au bâton de mon chocolat glacé, terrifiée, suspendue dans la pire angoisse par le bout des dents, hachée menu par cette histoire horrible, fabriquant de la fibre de bois puis de la pulpe que je crachais sans le vouloir sur mon pantalon.

Depuis ce moment, le chocolat glacé est devenu le compagnon indispensable de ma cinéphilie, la garan-

tie fraîche que le monde extérieur existait encore et qu'en cas d'évasion, je pouvais toujours m'accrocher à son bâton.

Mes parents étaient très libéraux avec le cinéma. Encore jeune, au début des années 1960, mon père avait été comptable à la production des *Tontons flingueurs* de Georges Lautner et il en avait gardé un immense respect pour le cinéma et ceux qui le font. Il faut dire que, comme je l'ai vérifié plus tard, dans ce film-là, du cinéma, il y en avait. Ma mère, elle, couvait dans sa jeunesse l'idée d'être script-girl jusqu'à ce qu'elle se trouve submergée par sa progéniture. Pour le bonheur et la sauvegarde du film français, elle n'avait jamais songé à se faire scénariste. Il fut donc décidé que je pouvais aller au cinéma librement et sans contrôle sur le choix de mes films et avec un plein accord sur le chocolat glacé. Il fut entendu que de temps à autre, je me sacrifierais pour un dessin animé ou un film familial avec ma petite sœur. J'en vis de magnifiques.

Pour le reste, je décidai de me partager entre les classiques que j'allais voir à la cinémathèque ou dans les petites salles du Quartier latin et les nouveautés qui sortaient dans les grandes salles confortables. Quel plaisir de traverser Paris seule, de prendre le métro, l'autobus, de se sentir grande comme la ville, de coller un à un les quartiers, d'enfiler les rues les unes dans les autres.

Aller au cinéma devint un rituel heureux. Le plaisir commençait à la maison. Avant de partir, je me regardais, commençais dans le miroir de la salle de bains, d'abord impassible, pour juger de l'étendue des dégâts (mais non, je n'étais pas si moche que ça!), ensuite grimaçante pour tenter de me faire peur et enfin gracieuse pour imiter les stars que j'avais vues la semaine précédente et que j'allais revoir. Je me maquillais juste un peu trop, je m'habillais avec plus de recherche que d'ordinaire, un petit pull chic, une petite veste cintrée, un foulard en soie, un jean trop large en bas.

Et je partais très en avance. C'est mon goût pour le cinéma qui m'a donné le goût de flâner. Je partais à pied de mon XV^e arrondissement, j'arpentais Vaugirard à grands pas car rien ne m'y intéressait vraiment, pour freiner d'un coup sec à partir de Montparnasse où tout me passionnait. J'entrais dans mon théâtre, je me voyais dans les vitrines vêtue comme un mannequin, je choisissais les bars où j'aurais bientôt mes habitudes, je rentrais dans les librairies (il y en avait) regarder les nouveautés avec un air gourmand devant tant et tant de livres qui allaient devenir tant et tant de films, j'épluchais les photos devant les cinémas, je lisais les « prochainement » pour me régaler d'avance, je lisais les cartes des restaurants de la rue des Écoles et de la rue Champollion. J'avais le sentiment d'être

au cœur d'un monde, *mon* monde. Après de longs méandres illuminés de vitrines et de projets, j'arrivais, encore en avance, au cinéma.

L'époque était généreuse. En vrac, je vis *Full Metal Jacket*, *Dirty Dancing*, *Brazil*, *Tchao Pantin*, *Amadeus*, *Le Nom de la rose*, *Le père Noël est une ordure*, *Le Grand Bleu*, *Le Cercle des poètes disparus*, Sergio Leone et j'en passe. Je jubilais.

Contrairement à celle de la littérature, l'histoire du cinéma était courte et facile à regarder dans son entier. Je n'y ressentais pas ce flou entre les auteurs du XVII^e et ceux du XVIII^e, cette difficulté à caler Balzac et Zola dans la même période que Victor Hugo. J'y voyais plus clair, du moins le croyais-je.

Et puis, très vite, le cinéma contribua de façon plus imagée et plus directe que les livres à mon éducation sexuelle et se confondit avec elle. J'aimais les films d'amour et tout l'amour qu'on trouvait dans les films qui n'étaient pas d'amour. J'aimais toutes les portes entrouvertes, toutes les anfractuosités que les réalisateurs utilisent pour nous faire voir ou entendre du sexe. Des épaules, des fesses, des seins, des petits cris, des essoufflements.

Il ne me fallut pas longtemps pour comprendre que j'adorerais me faire peloter dans le noir. Je décidai d'entraîner des garçons pour abuser d'eux avec délices.

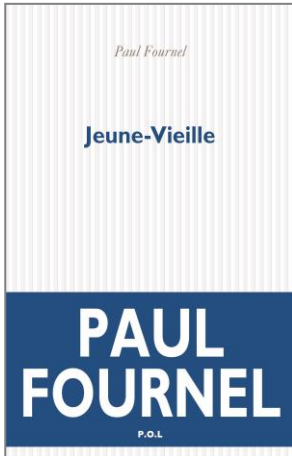
Achevé d'imprimer en mars 2021 par CPI Firmin-Didot

N° d'éditeur : 2745 - N° d'édition : 377920

N° d'imprimeur : 21xxxx

Dépôt légal : mars 2021

Imprimé en France



Paul Fournel
Jeune-Vieille

Cette édition électronique du livre
Jeune-Vieille de PAUL FOURNEL
a été réalisée le 9 mars 2021 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2021 par CPI Firmin-Didot
(ISBN : 9782818052594)
Code Sodis : U37205 - ISBN : 9782818052617
Numéro d'édition : 377922